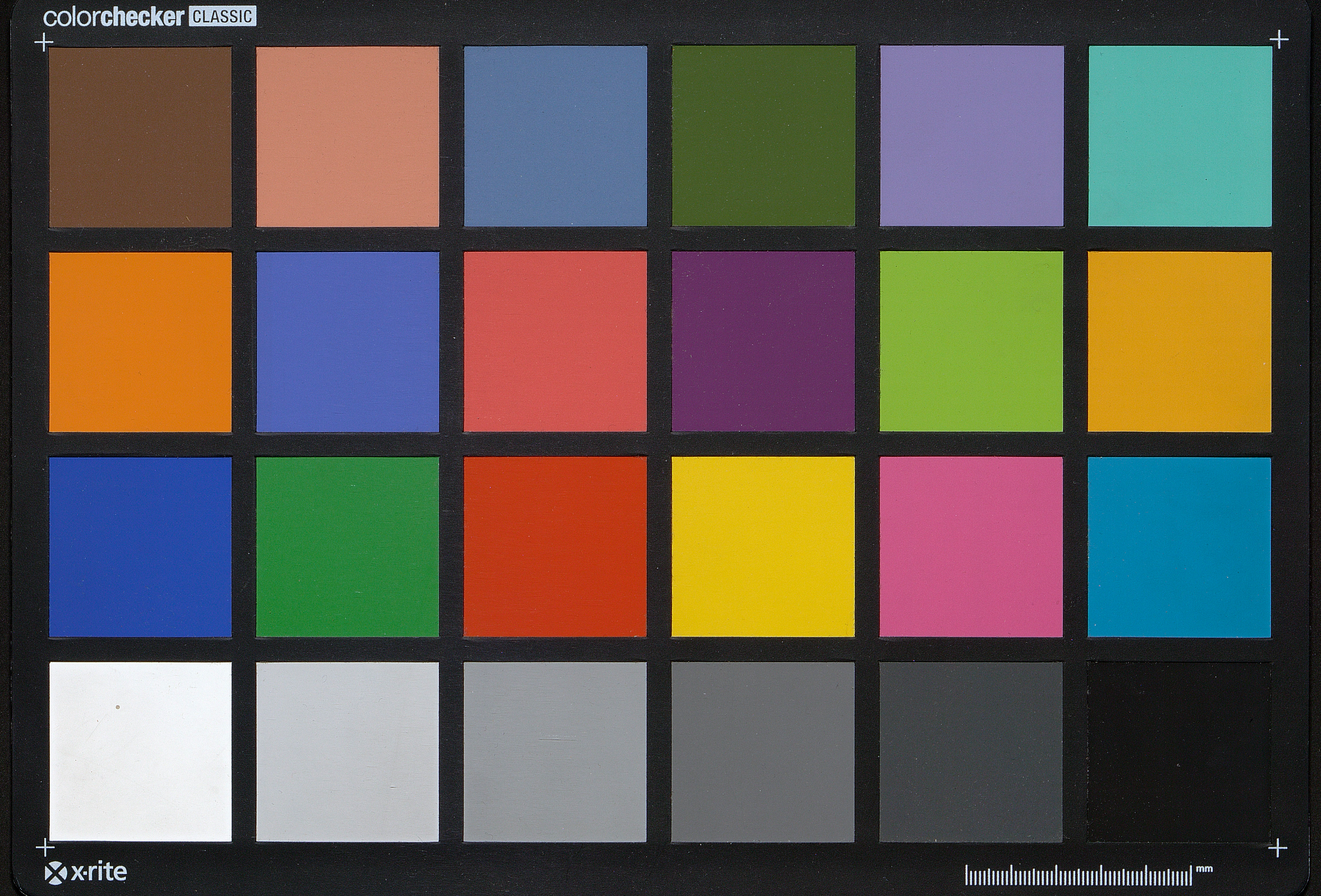
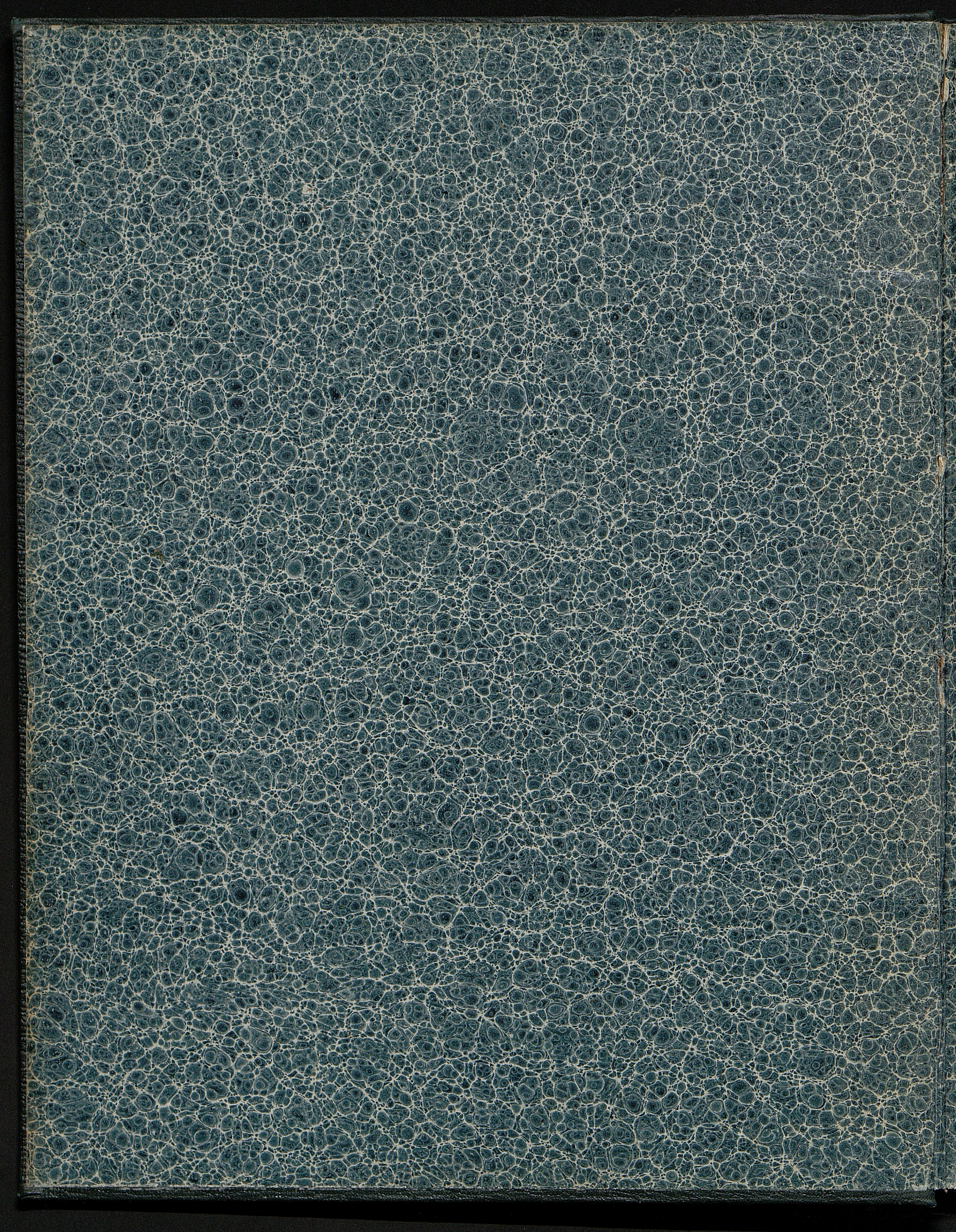
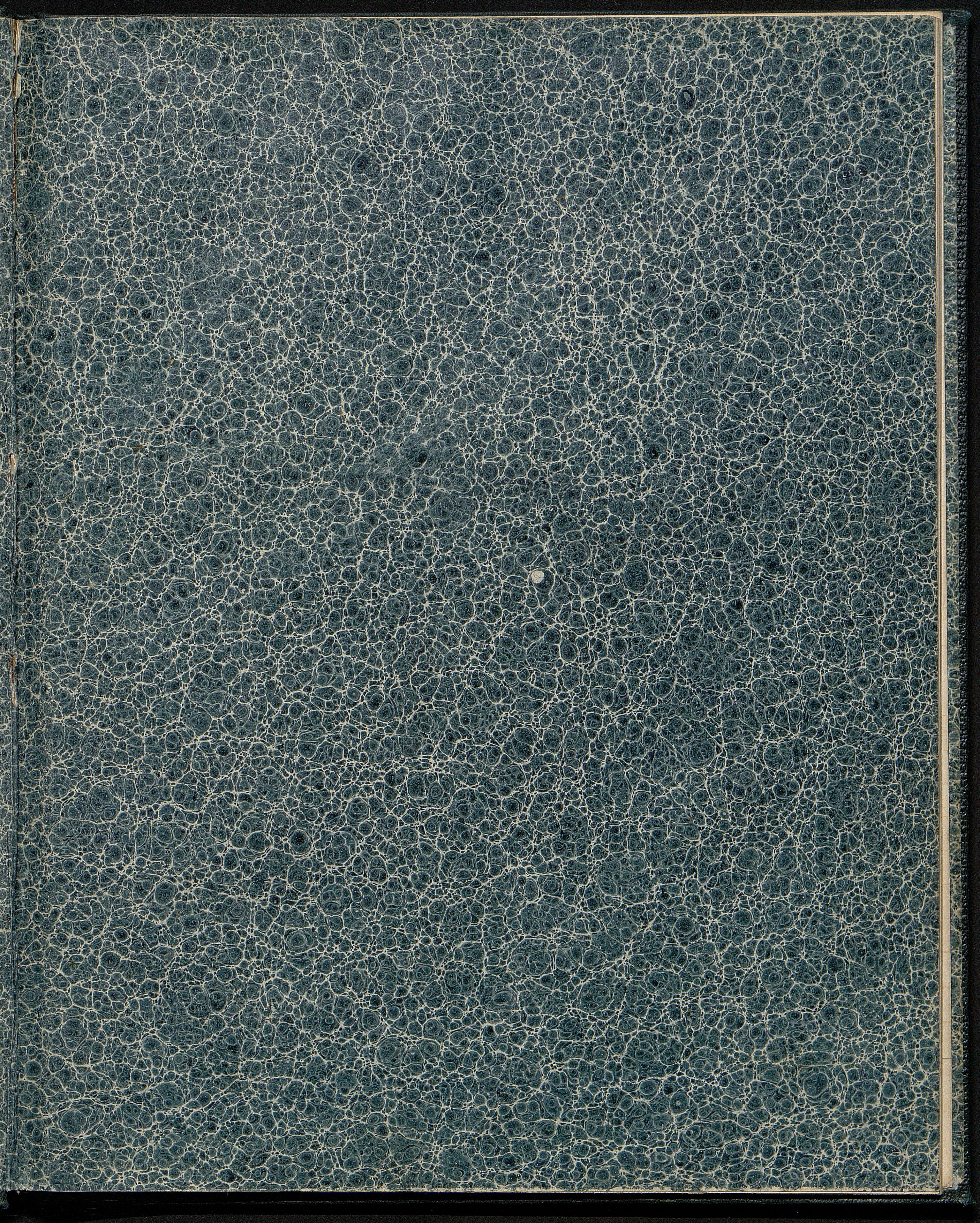


colorchecker CLASSIC
x·rite
mm


E.N.S.
108
MS
EGGER - COURS DE 1854-55. DES DIALECTES





Faculté des Lettres.

Cours de littérature grecque de M. Egger.

des Dialectes.*

* Ce sujet a été traité dans une des leçons du jeudi.



Cette Rédaction n'a pas été faite avec tout le soin désirable.
J'ai beaucoup corrigé et pas encore assez.

Des Dialectes.

Les questions qui se rapportent aux dialectes de la langue grecque ont été déjà souvent étudiées, et l'on peut consulter sur ce sujet :

Grégoire de Corinthe (Gregorius Corinthius) édition de Schæfer et de Mr Boissonnade (1811) ; le traité de Maittaire, *De dialectis*, surtout l'édition de Sturz (1807) ; les travaux de Guillaume Sturz *sur le dialecte Alexandrin* (1808) et de Mr Ahrens *sur le dialecte éolien et sur le dorien* (1839 et 1843). Sur le dialecte ionien, on peut voir aussi l'*Introduction de Mr Littré aux écrits d'Hippocrate*. Mais chaque jour de nouvelles découvertes donnent plus d'étendue et de certitude à cette science, et font paraître insuffisants les ouvrages précédents. Pour nous, nous devons nous borner à quelques aperçus où nous tâcherons de résumer ce qu'il y a de plus important et de plus certain dans ces travaux.

Le mot διάλεκτος a deux sens. Il veut dire simplement langage, style, conversation (de διαλέγομαι)(1) Il signifie aussi, et depuis : une variété par-

(1) ἡ διάλεκτος. Au XVIIe siècle, on disait encore *la dialecte*.

ticulière de la langue hellénique, suivant les localités.
C'est dans ce second sens que nous devons l'employer.
L'histoire des dialectes commence avec l'histoire de la nation elle-même ; et la première question qui se présente est de savoir si à l'origine d'un peuple il peut y avoir immédiatement diversité de langage, ou s'il y a nécessairement unité, quelque peu de temps que dure cet état. Or quand nous voyons sous la diversité visible des dialectes grecs, un fond commun, unité de racines, diversité seulement dans certaines formes, il nous est difficile de supposer une époque où il n'y aurait pas eu unité de langue.
Soit en effet que l'originalité du peuple hellénique soit celle d'une colonie nouvelle venue de l'Asie, ou qu'elle soit due à une tribu privilégiée entre d'autres peuplades barbares depuis long-temps installées sur le sol grec, il est certain du moins que toute la tradition nous la représente comme une à son origine ; c'est la famille d'Hellen qui apparaît comme la souche du peuple grec, c'est sous le nom d'Hellène que son génie se fixe et se répand sur le continent européen. Ainsi, une première période d'unité, si courte qu'on veuille la faire : ensuite vient une période de division et de diversité. La race grecque s'étendant et se partageant, chaque tribu, chaque famille éloignée du centre, altère et modifie en

divers sens la langue autrefois commune ; de là une variété infinie de dialectes souvent peu différents, mais qui détruisent cependant l'unité primitive. Ce fait n'a pu avoir lieu que dans un temps d'ignorance où la langue ne s'écrivait pas, où aucun auteur ne la fixait en l'employant dans des ouvrages durables, où par conséquent les variations étaient faciles et arbitraires. Au milieu de cette diversité un peu confuse, comment se caractérise la langue des vieux poètes épiques qui ne connurent point ou connurent à peine l'écriture ? Quelle était la langue d'Homère ? Quelle était celle d'Hésiode ? c'est la seconde question que nous avons à examiner et qui contient l'explication de toute cette période. Homère emploie-t-il l'Ionien que l'on parlait autour de lui ? Dans ses poèmes domine le dialecte que l'on a depuis appelé ionien ; mais on y voit aussi des formes qui peuvent être rapportées au Dorien ou à l'Eolien, ou enfin qui n'appartiennent à aucun des dialectes qui ont existé depuis. Hésiode ne parlait pas non plus le Béotien en usage parmi ses compatriotes : sa langue est assez semblable à celle d'Homère.

La solution de cette question se trouve déjà exprimée avec assez de précision dans Barthélemy (Voyage du jeune Anacharsis, Note 1re) : "Il est naturel", dit-il, "de penser qu'il s'est servi de la langue vulgaire de son temps." Puis il

rappelle que les variétés de formes qui furent plus tard circonscrites dans certaines villes ou dans certains pays, ont pu d'abord exister ensemble dans chaque contrée: il fait remarquer en outre qu'aux Ioniens qui colonisèrent les côtes de l'Asie mineure et qui étaient venus du Péloponnèse, s'étaient joints des habitants de Thèbes, de la Phocide et de quelques autres pays de la Grèce. Et l'on voit qu'Hérodote, postérieur à Homère de 400 ans, et à la colonisation grecque de 600 ans, reconnait en Ionie quatre dialectes en usage. (Hérodote, livre 1, Chap. 142). Homère, habitué à entendre et à pratiquer cette langue mêlée, en fondit naturellement toutes les variétés dans ses vers. On doit croire que cette langue ainsi faite, subit des changements lors de la rédaction qui fut faite des poëmes d'Homère au temps de Pisistrate: les savants qui entreprirent cette tâche durent donner à beaucoup de mots le caractère de l'Ionien, qui était alors mieux formé. Quant à Hésiode, nous voyons qu'il n'a pas, comme Homère, employé naïvement la langue qu'on parlait autour de lui en Béotie, où le dialecte est éolien; mais il a artificiellement choisi le langage d'un poëte bien éloigné de lui par le pays qu'il habitait. Nous pouvons donc déjà voir se caractériser dans ces deux auteurs à peu près contemporains les

deux formations différentes des dialectes, l'une populaire et naïve, l'autre savante et artificielle. Chaque dialecte a passé par l'une et par l'autre. La première précède : Homère, ici, sans avoir vraiment part à la seconde, sert de transition entre les deux; enfin, après une longue suite de temps, au VIe siècle, on distingue trois dialectes bien déterminés : l'Jonien, l'Eolien, le Dorien. L'Attique doit venir un peu plus tard.

L'Eolien est représenté par Alcée et Sapho. Déjà sans doute l'Eolien s'était distingué des autres dialectes par l'adoption de certaines formes particulières, l'exclusion de formes autrefois communes; ce n'était cependant pas une langue formée, et à ce premier travail populaire vient se joindre le travail savant des poëtes. Ni Alcée, ni Sapho, n'écrivirent le dialecte de leur ville, ni de telle ou telle autre ville éolienne; ils font un choix parmi les différentes sortes d'Eolien usités dans le peuple, ils adoptent un ensemble de formes qui cadrent ensemble, en élaguent certaines autres et constituent un langage qui leur est propre, qui n'est celui d'aucune ville Eolienne en particulier, mais qui convient à toutes en général. C'est là un premier retour vers l'unité; c'est ainsi que l'infinie variété de dialectes se réduit enfin à trois.

La même chose arrive pour le Dorien. La langue de Pindare n'est pas celle de Thèbes, où l'on parlait le Béotien. Nous avons en effet pour le prouver une ou deux pages du Béotien que l'on parlait à Orchomène. Corinne même ne parle pas non plus le pur Béotien, quoique ce fût un poète plus populaire que Pindare; mais l'un et l'autre font un choix, et par cette méthode, en quelque sorte éclectique, servent de lien entre les différentes divisions du même dialecte. Une simplicité artificielle commence donc à se rétablir.

L'Ionien présente un caractère encore plus curieux. On ne voit pas très bien qui en a fait, pour ainsi dire, le triage: nous le voyons représenté par Solon, et par Eschyle en pays ionien; et déjà ce n'est plus la langue toute populaire d'Homère; c'est un dialecte qui s'est formé sans doute d'une manière analogue à ce que nous venons de voir pour les deux autres. Mais ce qu'il y a de particulier c'est que, même avant Solon et Eschyle nous voyons l'Ionien employé par Théognis, né à Mégare en pays dorien; après eux, par Hérodote d'Halicarnasse, par Hippocrate de Cos, — tous nés en pays dorien: Empédocle aussi est empreint d'ionisme. Il n'y a plus là la formation d'un dialecte dans tel ou tel pays, mais l'em-

prunt artificiel d'un dialecte étranger qui paraît se répandre dans tous les pays et s'appliquer à certaines branches de la littérature : car on peut joindre aux auteurs que nous avons cités une nombreuse suite : à Théognis les Gnomiques ; à Herodote les Logographes des différentes époques ; à Hippocrate 15
toute son école. Parmi tant d'auteurs c'est un seul et même Ionien qui est employé. A coté de cette unité locale de l'Eolien et du Dorien, vient donc se placer l'unité plus générale de l'Ionien, qui, sans appartenir précisément aux auteurs de tel pays, tend à devenir commun à tous.

Bientôt devait naître de l'Ionien une langue qui réunirait ces deux caractères ; qui plus locale par son origine que l'Eolien et le Dorien, plus générale par sa propagation que l'Ionien, se répandrait partout, deviendrait la langue universelle, la langue hellénique par excellence et ramènerait ainsi l'unité : non plus cette unité primitive et barbare, incertaine, informe, qui a dû exister dans les premiers temps, mais une unité savante, polie, bien nettement déterminée. Je veux parler du dialecte Attique.

Le dialecte Attique se forma dans Athènes même, comme au centre du génie ionien. Il naquit de l'Ionien modifié, surtout contracté

dans ses formes grammaticales. Hérodote, Hippocrate, Eschyle, Sophocle, Thucydide représentent les diverses transformations de l'Ionien devenu attique. Ce dialecte n'était pas uniquement littéraire comme l'Ionien, personnel comme l'Eolien et le Dorien; il était du sol, autochthone, comme les habitants, il était local, avait une existence propre indépendamment de la littérature; il était l'expression même du génie athénien, et cela explique comment il survécut aux autres, l'emporta sur eux dans la littérature, et demeura pendant de longues années à peu près semblable à ce qu'il fut d'abord: il se conserva du moins dans la langue littéraire, après qu'il se fut altéré chez le peuple.

Cependant les grammairiens distinguent différentes époques marquées par des changements dans la langue attique. Peu de temps après Thucydide, on rencontre quelques transformations, la substitution de quelques lettres, par exemple γλῶττα pour γλῶσσα, etc. Ces changements successifs ont fait distinguer trois époques, que l'on a rapprochées des trois périodes de la Comédie grecque. La première est celle de l'archaïsme (répondant à l'ancienne Comédie avec Aristophane) et dont le représentant princi-

pal est Thucydide. La seconde représentée par Platon, Ephore et Théopompe, répond à la Comédie moyenne d'Eubulus et d'Antiphane; enfin, la troisième avec Aristote et Théophraste, correspond comparée à la Comédie nouvelle de Ménandre et de Philémon. Nous avons vu un exemple des changements qui distinguent la seconde période : dans la troisième ils ne sont pas beaucoup plus considérables : ils portent sur quelques lettres, comme οὐθὲν pour οὐδὲν ; ce que l'on trouve quelque fois dans la moyenne Comédie, ou bien sur certains mots : ainsi on remarque dans Aristote l'emploi du mot σογχρίνειν, au lieu de παραβάλλειν. Tout cela n'empeche pas que les auteurs des trois époques ne soient regardés également comme de bons et vrais Attiques.

Mais il survint bientôt des altérations plus considérables. La prépondérance du dialecte attique avait suivi ~~dans~~ la prépondérance d'Athènes; elle s'était maintenue après le triomphe de Sparte; mais bien que (toujours en vigueur, ce dialecte s'altéra, lors de l'asservissement de la Grèce par la Macédoine. Ainsi allait se perdre la beauté de cette langue, qui avait comme rendu l'unité de langage à la Grèce civilisée; à peine

arrivée à la perfection, elle commence à se corrompre; c'est un mouvement qui ne peut s'arrêter; arrivé au sommet, il faut descendre; après l'apogée, le déclin et la décadence. Le Macédonien, l'un des patois les plus dédaignés, s'introduit dans la langue littéraire; et déjà Ménandre et Philémon sont traités quelquefois de Macédonique. Alexandre l'installe à Alexandrie d'Egypte; dans cette ville devenue le rendez-vous commercial des Grecs de toutes races, il se forme du mélange du Macédonien avec toute sorte d'autres langages, un dialecte bâtard qui prend le nom d'Alexandrin. Jamais donc le Macédonien ne fut écrit purement, et, chose remarquable, il n'existe pas une page de l'histoire d'Alexandrie qui soit dans la langue du conquérant.

Mais ici se présente un nouveau problème: c'est de savoir ce qu'on doit penser d'une langue nouvelle qui prend alors naissance et qu'on a appelée depuis: langue Commune. Elle paraît dérivée à peu près de l'Attique, et elle est remplie d'expressions nouvelles qui ne sont empruntées ni au Macédonien, ni à l'Alexandrin, ni au Dorien, ni à aucun dialecte connu: ce sont principalement des com-

posés, ou plus encore des dérivés de mots existant dans l'ancienne langue, des allongements des anciennes formes au moyen de suffixes qui n'ajoutent pas grand chose au sens. Ces mots sont alors désignés sous le nom d'helléniques, en opposition à celui d'attiques. Cette langue n'a pas été écrite; il n'en reste pas de monument; elle n'existe que dans les lexiques. On peut remarquer surtout celui de l'atticiste Méris, qui met sans cesse en regard le mot attique et le mot nouveau ou hellénique. Les Atticistes en général traitent assez dédaigneusement ces termes d'origine récente; c'est pour eux une langue ἀδόκιμος, ἔκφυλος; ceux qui la parlent sont οἱ ἀμαθεῖς, οἱ ἀγοραῖοι, οἱ νεώτεροι. C'est un langage ἀμέλων, νεώνυμος, ὁ ἐκ τριόδου. C'est Saint Clément d'Alexandrie qui le premier désigna cette langue sous le nom de κοινὴ γλῶσσα langue commune (Stromat. I, 31. §. 141)

Ce nom de langue commune ne doit pas nous embarrasser beaucoup, si nous le rapprochons de toutes les expressions qui la désignent chez les grammairiens. Nous nous convaincrons bientôt que Saint Clément n'a pas entendu une langue parlée par tous les Grecs, mais que le mot κοινὴ a ici, comme le mot commune en français, le

sens de vulgaire ; c'est l'attique vulgaire, la langue parlée par le peuple (οἱ ἀγοραῖοι) dans tous les lieux où les hautes classes parlaient l'attique pur. Les caractères principaux de ce langage sont des altérations de forme ou d'orthographe, qui dénotent une prononciation incorrecte, et surtout un abus fréquent de la dérivation, ce qui est encore chez nous la principale forme du néologisme. On ne doit pas s'étonner, après ce que nous venons de dire, qu'aucun auteur ne se soit donné pour écrire la langue commune ; on ne l'a jamais employée volontairement ; ç'a toujours été une négation, une dépravation des dialectes reconnus, de ceux des grands écrivains. Mais, malgré l'étude attentive des anciens modèles, on ne peut éviter toujours les altérations que subit la langue ; aussi trouvons-nous quelques écrits qui nous donnent l'idée de ce qu'était le dialecte commun.

Le Grec de Polybe est fort dédaigné par Denys d'Halicarnasse qui se pique d'atticisme ; on y remarque en effet une foule de nouveautés dans les mots et dans les tournures ; c'est une langue bien éloignée de la pureté de Thucydide. On en trouve d'autres exemples dans la collection des papyrus découverts récemment en Egypte dans des momies ; ils contiennent des pièces de chancellerie,

toute une suite d'actes d'administration où l'orthographe même des mots grecs est quelque fois grossièrement altérée : c'est le style employé dans les usages communs de la vie. On peut rapprocher de cette langue celle des traductions grecques de la Bible, faites soit par les Septante, soit après eux. Ce n'est pas tout à fait la langue commune, mais un dialecte qui a quelque chose de particulier à cette école d'interprètes ; ~~surtout~~ les hébraïsmes surtout ~~qui~~ y sont fréquents. On peut en dire autant du Grec qui se parlait en Judée au temps de Jésus Christ, et dans le quel sont écrits les Evangiles. Denys d'Halicarnasse lui-même, qui est si sévère pour Polybe et qui s'efforce d'écrire attiquement, n'est cependant pas dans le choix des mots, dans les tours de phrase exempt de mélange et d'altération. Enfin Diodore de Sicile n'est pas non plus un attique pur : on trouve chez lui des néologismes, des tours étrangers ; cependant il est bien supérieur à Polybe. S'il fallait classer tous ces écrits dont nous venons de parler, voici, à peu près, selon leur mérite, l'ordre qu'il faudrait leur donner : Denys d'Halicarnasse, Diodore, Polybe ; ensuite les papyrus d'Egypte, à peu près sur la même ligne les Septante, puis les Evangélistes.

Mais durant ce temps qu'étaient devenus les

autres dialectes, dorien, éolien, ionien? Les monuments des deux premiers sont en petit nombre; pour l'Ionien, ils sont encore plus rares, et c'est naturel, car l'Ionien transformé était devenu l'Attique. On ne doit pas plus s'étonner de ne pas voir à l'époque où nous sommes arrivés de monuments ioniens, que de ne pas trouver de nos jours d'auteurs français écrivant dans la langue de Joinville: l'Ionien ne reparaît plus que chez quelques amateurs curieux des vieux usages; mais on n'en trouve presque plus de traces à partir du troisième siècle. Les deux autres dialectes se conservent davantage; on trouve des restes du Lesbien jusque sous les empereurs, dans diverses inscriptions contenues au recueil de Boeck. C'est aux inscriptions que nous demanderons les derniers souvenirs de ces langues; elles sont en effet plus fidèles que des manuscrits, que les copistes altèrent. Les écrits d'Archimède ne sont plus doriens; dans Théocrite, beaucoup de formes doriennes ont été effacées; Sapho a aussi beaucoup perdu de son caractère éolique, dans les fragments que citent Denys d'Halicarnasse, Longin et les Grammairiens.

Boeck a conservé, dans son inscription N° 2191, une preuve de la persistance du Lesbien. On trouve des traces de dorisme dans des actes

de Byzance sous Tibère, ou Caligula (n° 2060) du Rhodien, 2529) du Crétois, 2562, 2570: Il donne une inscription de Théra au n° 2452 et 2453 et une de Mégare mêlée de locutions vulgaires, 1069. De Sparte, on n'a que des débris très rares: une inscription au n° 1317. Le reste date des Romains. (1346-7-8.)

Mais le document le plus curieux que nous ayons est une inscription recueillie par Villoison à Astypalé: c'est le monument d'une alliance avec Rome, en l'an 99 ou 100 avant Jésus-Christ. Elle n'est pas entière mais on en a trois débris importants. Les préliminaires du traité et le sénatus-consulte qui contient l'acceptation des propositions de la ville d'Astypalé sont en Grec vulgaire traduit du Latin, ainsi que la formule du traité; le décret du peuple qui remercie les ambassadeurs chargés de la négociation est en Dorien; on y saisit avec intérêt un témoignage du patriotisme local qui remercie dans sa propre langue. Dans ses rapports avec Rome, Astypalé consent à emprunter le dialecte commun mais ce qu'elle écrit pour elle-même, elle le rédige en Dorien.

Après cela, il est inutile de citer les monuments que nous avons à Paris; par exemple un décret de Cyme en Italie, en l'honneur de Vaccius Labéo

qui s'était établi dans cette petite ville: on lui décerne des honneurs presque divins. (Cette inscription est dans l'escalier de la Bibliothèque royale)[1]. Le dialecte est l'Eolien; la date, l'an 1. de l'ère chrétienne, ou environ.

On peut voir, d'après ce qui précède, que le Dorien et l'Eolien, réduits à un rôle secondaire dans la littérature à l'époque où l'Attique avait tout dominé, se conservèrent long-temps encore dans les localités où ils étaient parlés par le peuple. Avec le temps l'Attique corrompu, ou la langue commune, avait continué à dominer, et les dialectes avaient conservé en certains lieux leur existence dans l'usage local; mais dans la littérature, ils ne sont plus considérés que comme des langues mortes et employés par exception.[2] Le Dorien a servi dans la traduction de quelques passages de la Bible, parce que la fréquence des a dans ce dialecte rappelait assez bien les consonnances du Chaldéen. L'Ionien reparaît à son tour dans certains écrivains qui prétendent à une sorte de restauration de cette forme ancienne de l'Attique: Arrien, Pausanias, et, dans l'un de ses écrits, Lucien. Mais ce n'est

(1) J'en ai donné la traduction avec un Commentaire dans le Journal de l'Instruction publique, Vol. XIV, n° 61.

(2) De Villoison: Nova versio Proverb. &c. Argentorati, 1784, 8°.

là qu'une imitation artificielle, comme celle de Jean-Baptiste Rousseau quand il écrivait des vers Marotiques. L'Attique aussi a eu son époque de restauration, par une école d'Atticistes, tels que Lucien ; il n'a pas cessé de jouer un rôle dans le moyen-âge, jusqu'au 15e siècle.

A côté de cette tradition d'une langue cultivée, on en voit paraître une autre qui est la continuation de la langue commune, et qui devient bientôt celle de tout l'Orient : je veux parler de la langue chrétienne des Pères de l'Eglise. C'est un mélange des traditions du Grec des Septante avec le Grec de Rome, d'Alexandrie, de Byzance, d'Antioche. Quelque fois ils se rapprochent de l'atticisme. St. Basile est remarquable pour la pureté de la langue ; mais d'autres sont plus libres et plus négligents, ils rompent plus hardiment avec les traditions d'une langue païenne : St Chrysostôme ose à peine citer un auteur profane. Cette langue traverse le moyen-âge, et, au commencement du dix-huitième siècle, par exemple, on voit un Traité des devoirs écrit par un vaïvode de Valachie, et qui est aussi facile à lire que le Grec ancien ; c'est un modèle de style ecclésiastique ; il est plus correct et plus clair que celui d'Eustathe.

Jusqu'ici nous avons suivi à travers les

siècles comme deux courants de la langue grecque: l'un, la langue écrite, la langue littéraire, empruntant d'abord les formes populaires et locales, mais s'en séparant bientôt, ramenant à un petit nombre les dialectes innombrables de la race hellénique; bientôt dominée toute entière par l'attique, puis enfin se prolongeant par l'étude et une sorte de tradition artificielle jusqu'au dix-huitième siècle, et reproduisant alors des écrits à peu près semblables pour la langue à ceux qu'auraient compris les anciens il y a deux mille ans. C'est une belle et majestueuse unité, que nulle langue au monde n'a jamais présentée. D'un autre côté nous avons suivi de loin en loin, à l'aide de monuments échappés à l'injure du temps, les traces des dialectes populaires et locaux; nous les avions vus se partageant à la première origine, puis se déterminant mieux; nous en avons recueilli les derniers restes connus dans des inscriptions déjà fort anciennes. Il resterait, pour achever ce tableau, à rechercher les traces de ces dialectes populaires dans la langue de la Grèce d'aujourd'hui et à voir ce qu'elle a conservé de l'idiome primitif, jusqu'à quel point elle a dégénéré de ce que nous trouvons conservé par la langue écrite. Nous verrions ainsi la suite, la fin de cette histoire de dialectes locaux

et populaires, développés ou conservés en dehors de la langue écrite.

Si nous ouvrons le recueil des chants populaires de la Grèce moderne, réunis par Mr Fauriel, ou le livre de Crusius intitulé Turco-Graecia, nous sommes étonnés de trouver une langue difficile à comprendre et bien différente du Grec que nous connaissons. Ce n'est même plus le Grec barbare des lettres familières des temps Ptolémaïques ; elle est mêlée d'expressions étrangères, de formes qui n'ont plus d'analogie avec notre Grec traditionnel. Quelle est donc l'origine de cette langue? c'est une question délicate qui ne peut guère aujourd'hui recevoir une solution certaine et complète. Nous nous bornerons sur ce point à des conjectures et à des indications rapides. L'ouvrage qui a jeté le premier quelque lumière sur cette question est un mémoire de Fréret sur les dialectes. On en avait publié d'abord seulement une analyse dans le Recueil de l'Académie: l'extrait a été depuis réimprimé dans les Oeuvres complètes de Fréret, Tome 1er ; et quelque temps après le mémoire même a paru dans les Mémoires de l'Académie (au tome 47) : il est intitulé : Observations générales sur l'origine et l'histoire des habitants de la Grèce. Fréret ~~aperçut~~ comment la plus grande partie des peuples européens se

11v

tiennent par le lien des races comme par celui des langues. Il donnait là les éléments d'un grand travail par la comparaison des dictionnaires des différentes langues; il signalait les ressemblances des langues Slaves avec le Grec et le Latin et assignait aux Grecs une origine commune avec les Slaves, qu'il regardait comme les derniers venus de la race Arienne. C'est à ce propos qu'il fit une étude sur les dialectes grecs; quoique nouveau encore dans cette science, il a été jusqu'à dire que la simplicité du Grec moderne pouvait donner une idée de la langue primitive des Pélasges. Ce qu'il hasardait un peu témérairement est peut-être cependant le dernier mot de la critique sur ce difficile sujet. Le Grec moderne en effet offre des différences avec le Grec ancien, qui ne peuvent s'expliquer par les plus fortes altérations. Parmi les inscriptions de Nubie, il s'en trouve une découverte à Axum qui peut servir d'exemple de la grossièreté de la langue qu'on y parlait: cependant c'est un Grec bien supérieur à celui qu'on parle de nos jours.

Entr' autres singularités dont on ne saurait se rendre compte par la corruption ou par l'invasion de la barbarie, le Grec d'aujourd'hui n'a pas d'infinitif: seulement on a des moyens de le

remplacer dans la phrase indirectement. De ce caractère et de quelques autres encore n'est-on pas en droit de supposer, qu'il a subsisté de tout temps, à côté de la langue littéraire, ~~[illegible]~~ une langue toute populaire et primitive, opprimée par elle, dédaignée, laissée aux gens de la campagne, # dont l'histoire ne parle pas, et qui enfin reparaît aujourd'hui, pour s'effacer bientôt par l'étude, chaque jour plus répandue du Grec ancien. Les invasions successives de peuples plus ou moins étrangers à la race indo-européenne, ont chassé de Grèce la langue littéraire et ceux qui la représentaient; mais les Cleph tes, les bergers d'Épire et d'Arcadie sont restés, et leur langue a reparu pour nous quand on a recueilli les chants populaires composés dans le langage commun au dix huitième siècle.

[marginal notes: "la première." (beside "par elle"); "un dialecte" (beside "#")]

Une autre remarque confirmerait encore cette hypothèse : l'accusatif en αις, comme ταις, du Grec moderne, que l'on a voulu prendre pour un datif, n'est autre que l'ancien accusatif éolien, contracté pour ανς, et qu'on trouve gravé sur un monument en marbre du siècle d'Auguste. Quant à l'infinitif, Mr. Fauriel conjecture hardiment qu'il n'a jamais existé dans le Grec vulgaire. On peut le croire, en effet,

12v

et penser qu'il est dans le Grec classique postérieur au participe, et que cette forme de la pensée ne sera pas arrivée à son développement dans le patois grossier du peuple et des paysans. Nous aurions donc eu raison de dire que cette langue populaire est un produit de ces dialectes obscurément conservés et employés dans chaque localité, indépendamment de la langue littéraire, dont nous avons suivi le cours presque jusqu'à nos jours.

C'est du reste une question qui pourra s'éclairer encore par les travaux de la critique moderne. On peut citer à ce sujet la thèse récente de Mr. Beulé, élève de l'école d'Athènes.

Un article sur le Grec moderne par Mr. Brunet de Presle (inséré dans l'Encyclopédie des gens du monde);

Enfin, un recueil de dissertations de Cobet (1) sur la transmission de certaines formes populaires dans la langue grecque classique.

---

(1) Commentationes philologicæ tres. Amsterdam, 1853.

H. Gaultier de Claubry.

